La démarche pragmatique : de quatre concepts absents

Robert Lafont

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3475>

DOI : 10.4000/praxematique.3475

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1988

Pagination : 91-119

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Robert Lafont, « La démarche pragmatique : de quatre concepts absents », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 10 | 1988, document 5, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3475> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3475>

Robert LAFONT
 CNRS, U.A. 04-1052
 Université Paul Valéry, Montpellier III

LA DEMARCHE PRAGMATIQUE : DE QUATRE CONCEPTS ABSENTS

On ne trouvera pas ici un examen critique de la linguistique pragmatique dans son ensemble. Notre intervention n'en a ni l'ampleur ni l'intention. Nous nous contenterons à propos d'un livre récent d'Oswald Ducrot, *Le Dire et le Dit* (Paris, Editions de Minuit, 1984), de pointer quelques difficultés qu'elle rencontre nommément ou qu'elle fait à notre propre compréhension du fonctionnement de la parole communicante (puisque c'est de cela qu'il s'agit dès qu'un linguiste se déclare pragmaticien). Un tel procédé est sans doute injuste pour bon nombre de chercheurs qui occupent le même champ et qui ne seront pas cités. Il nous met au danger de voir nos affirmations générales et remarques incidentes contredites par des rappels du corpus des textes de la théorie pragmatique.

Mais il l'a avantage de nous situer dans le chantier que cette théorie encadre et dénote, de façon concrète et précise, encore que partielle et locale. La démarche d'Oswald Ducrot est particulièrement utile à cela : elle est d'une patience exemplaire, fine dans l'analyse des occurrences discursives et d'une honnêteté telle qu'elle fait de l'autocritique le ressort principal de ses avancées. Le sérieux méthodologique que nous lui reconnaissons, si elle ne nous procure pas l'exhaustivité du regard, nous assure du moins que nous percevons des lignes de forces solidement dégagées et des apories simplement déclarées.

Ce regard, cette perception ne peuvent avoir d'autre origine logique, - on nous l'accordera sans peine - que notre propre élaboration théorico-pratique. Nous usons en cela de parallèle historique. Si l'on prend comme date inaugurale de la pragmatique linguistique la parution du livre de John L. Austin, How to do things with words, 1962 ⁽¹⁾, on voit que le questionnement pragmatique et celui qui devait aboutir à la praxématique ont été grosso modo contemporains. Ils n'ont jamais convergé : tel est le problème que nous posons depuis quelque temps.

Problème dont le noeud est peut-être dans la façon qu'a la praxématique d'affirmer son assise épistémologique et ses garanties, hors de la linguistique stricto sensu (anthropologie, psychanalyse, école philosophique de Francfort, théorie marxienne de la valeur, etc ...) alors que les pragmaticiens, surtout les français, ont tendance à se réfugier dans la pratique linguistique, quitte à renvoyer à l'allusion cursive le pragmatisme philosophique, dont nous ne savons plus ce qu'ils lui doivent ⁽²⁾.

C'est pourtant cette dette (ou cet oubli de dette) qui nous intéresse. A travers les procédures, c'est l'épistémologie non dite ou non clairement assumée que nous visons.

1 - PRAGMA ET PRAXIS

1.1 On trouvera dans le livre d'O. Ducrot deux refus capitaux. L'un concerne la prise en considération par l'analyse du langage de ce qui n'est pas linguistique. C'est un refus méthodologique, une allégeance structuraliste : "Etre structuraliste, dans l'étude d'un domaine quelconque, c'est définir les objets de ce domaine les uns par rapport aux autres, en ignorant volontairement ce qui, dans leur nature individuelle se définit seulement par rapport aux objets d'un autre domaine" (71). L'exemple de la phonologie (exemple canonique qu'on retrouve en linguistique chaque fois que s'affirme la méthode structuraliste ⁽³⁾) conduit à supposer "possible de conférer au

domaine étudié une certaine intelligibilité sans qu'il soit nécessaire de le quitter et de le rapporter à un autre champ d'expérience" (72).

S'attachant aux actes du langage, la pragmatique va donc les traiter du côté du langage seulement. Elle en rendra compte selon des procédures et dans des modèles qui ressortissent à la linguistique pure. Telle est la gageure qu'il va falloir tenir. Nous disons "gageure" puisque l'acte de langage, par son caractère d'événement concret, est immergé dans le situationnel psychologique, sociologique, culturel au sens large. Ducrot réaffirme sa méthode, qui "est" structurale ... dans la mesure où elle pose que ce domaine de l'énonciation exige, à un certain niveau au moins, une description autonome (arbitraire, au sens de Saussure), qui révèle en lui une intelligibilité interne", au moment même où il accepte de décrire un "objet idéal" : "la version du structuralisme que j'utilise en sémantique linguistique pourrait être appelée, en choisissant une étiquette destinée à déplaire, un "structuralisme du discours idéal" (77).

Toute l'aventure méthodologique est là bien dessinée. Comment le linguiste pragmaticien, dont l'objet n'est pas idéal, mais événementiel et socio-culturel à la fois ⁽⁴⁾, va-t-il réussir à réintégrer le concret sur le "discours idéal" qui lui est indispensable de poser pour rester en linguistique ?

- 1.2 L'autre refus concerne la pensée pré-langagière. C'est encore un refus pratique, mais dont le caractère fondamentalement épistémologique se laisse clairement découvrir. Ce n'est pas par hasard que la "psychologie de la forme" est ici alléguée. Elle refuse de décrire et d'expliquer la perception à partir d'une connaissance préalable du monde. C'est cette attitude que Merleau-Ponty désignait comme la croyance au "primat de la perception". Si l'on veut entreprendre une recherche

structurale en linguistique, il est donc nécessaire d'admettre, au même sens, un "primat du langage", c'est-à-dire une indépendance, partielle au moins ⁽⁵⁾, des phénomènes dont il est le lieu." (73).

Dans la même page Ducrot écarte la tentative de prendre "pour description sémantique d'un énoncé ou d'une énonciation sa traduction dans un métalangage sémantique universel qui prétendrait être cette "langue intérieure" que la pensée, selon Saint Augustin, se parle à elle-même, et qui serait commune à tous les hommes". Si, pour suivre notre auteur, nous devons admettre la substitution du "discours idéal" à la rugosité, l'intraitabilité du discours in situ, nous voici protégés d'un autre côté par lui contre l'idéalisme de la pensée première et universelle, et contre la confusion entre le réel linguistique et son transfert au modèle abstrait. Cette dernière précaution est double. Elle concerne l'illusion conceptualiste et l'illusion universaliste (au sens des universaux, qui seraient ici universaux non de la langue, mais de l'énoncé).

- 1.3 Si l'on distingue et articule logiquement les deux refus qui dans le texte de Ducrot se présentent ramassés et quelque peu emmêlés, la difficulté épistémologique surgit. Le linguistique se trouve d'un côté séparé du référent en général et en particulier de l'occurrent complexe et opaque de la communication, de l'autre gardé de succomber à l'abstraction de la pensée pure et du pur algorithme.

Où est-il donc ? On comprendra mieux notre question si l'on atteste l'un des énoncés-clefs de la démonstration pragmatique. Soit (2) Jacques ne déteste pas le vin (22). Ducrot y voit justement une litote, c'est-à-dire une transformation rhétorique de (2a) Jacques aime beaucoup le vin. Mais la rhétorique traditionnelle a déjà identifié et classé la litote, elle l'a paradigmatisée. La visée de la pragmatique n'est pas dans le fait de litote, mais dans l'usage de la

litote. La pragmatique, comme linguistique et linguistique seulement, va donc analyser cet usage : "Le raisonnement de l'auditeur (raisonnement qui peut d'ailleurs, comme dans l'exemple qui nous occupe, devenir quasi automatique et se cristalliser en une espèce d'institution) doit alors être reconstitué de la façon suivante : mon interlocuteur n'avait pas le droit de dire (2a) ; si donc il a dit (2), qui est l'énoncé licite le plus proche de (2a), il y a des chances pour qu'il ait pensé (2a)". (23)

On remarque sans peine la double infirmité sur son propre terrain des concepts constitutifs de la démarche scientifique. L'établissement du niveau de l'analyse revient à une "reconstitution" du réel qui n'est contrôlée que par la nécessité méthodologique (doit). On est dans un modèle, mais nous ne sommes pas instruits des conditions de sa production, des contraintes qu'il comporte. En fait, nous l'admettons dans la mesure même où Ducrot l'adopte : parce que nous savons que "les choses se passent ainsi". Cette première infirmité revient à un repliement de l'analyse de l'usage sur la connaissance participationnelle de cet usage.

La seconde lui est intérieure : dans l'hypothèse d'un "raisonnement de l'auditeur", l'hypothèse qu'émet cet auditeur, avalisée par la formule clichée et vague "il y a des chances" n'a de validité que parce que Ducrot pense qu'"il devrait en aller ainsi" dans la pensée d'un auditeur-type, et nous avec lui.

A deux niveaux la stratégie discursive n'a d'autre preuve et d'autre compréhension qu'elle-même, dont nous sommes éventuellement participants. On retrouve la faiblesse si souvent éprouvée dans les procédures de la sémantique structurale : le dégagement des sèmes rencontre un blocage dès qu'on le propose à quelqu'un d'étranger à la culture linguistique en question, ainsi très faussement objectivée. Du sens il n'y a d'analyse possible, en éléments abstraits, que

par consensus de "locuteurs natifs". On retrouve aussi plus banalement le fameux "sentiment linguistique" des "usagers natifs".

- 1.4 Pour nous, la seule façon de fuir ce piège est de considérer "ce dont il est question" et "comment il en est question", avant toute tentative de "reconstruction" métalinguistique. Il nous faut d'abord restaurer la présence de l'élément producteur du sens sur qui Ducrot ne s'interroge pas : le signifiant "vin". Il ouvre une foule d'entrées discursives, mais deux sont nécessaires à la validité de l'énoncé. On peut leur donner des formes multiples ; elles concernent l'ébriété et la passion pour l'ébriété qu'on appelle ivrognerie. Par exemple : le vin enivre et le goût du vin mène à l'ivrognerie. Ces réalisations langagières enveloppent dans ses dérivations une pratique concrète : la viticulture-vinification, qui appartient à la praxis manipulative-transformatrice.

Sur elle se fondent deux attitudes sociales en forme langagière. La première est la réprobation de l'ivrognerie : elle se prouve par exemple en français au fait qu' ivrogne est une insulte. La seconde est la rétractation par convenance, par refus d'insulter, par réajustement modérateur au réel, dans la réprobation même. Ducrot dit fort bien qu'"un énoncé plus fort aurait quelque chose de déplacé, d'inconvenant, de répréhensible" (22). C'est la litote, non comme figure de style, mais comme forme de la sociabilité. Les deux attitudes ensemble, ou mieux logiquement enchaînées, ressortissent à la praxis socio-culturelle.

Ces deux praxis sont le soubassement de l'énoncé. Le praxème vin les articule. Il est loisible de les réaliser : c'est à ces réalisations possibles que s'évaluent la productivité du praxème et sa régulation ⁽⁶⁾. Mais elles font intervenir la transformation à bon droit attestée par Ducrot : aime beaucoup + litote → ne déteste pas. La formule est de

nous. Nous pouvons la vider de sémantisme et écrire, dans la mesure où détester est le contraire d'aimer beaucoup, A + (- a) —> - A + nég. En usant de cette formule, nous ne faisons que confirmer ce que le classement rhétoricien en litote avait déjà trouvé : que la figure est plus générale que l'occurrence sémantique, donc abstrayable du sens.

Nous pensons que l'analyse sémantique d'un côté manque à rendre compte du concret dans son épaisseur vivante, mais manque aussi, d'autre côté, à rendre compte de la puissance d'abstraction du "langage ordinaire". Cela, parce que cette linguistique, qui a pourtant le souci du concret, ne saisit de ce concret que deux produits, deux pragmata : le sens réifié dans le "mot" en usage et la procédure close de communication, deux "objets", deux "choses". Nous avons une fois pour toutes promu la praxis au centre de nos explications ⁽⁷⁾. Praxis dont on a ici les deux formes de praxis signifiante, sous les praxèmes vin et détester, et de praxis positionnante, exprimée par les directions intensives (beaucoup, dé- de détester) et la négation ⁽⁸⁾.

L'acte de langage (2) est donc fait : 1) de l'implication, allant ici jusqu'à l'effacement discursif, de toute la praxis manipulative-transformatrice ; 2) de la praxis socio-culturelle enchaînée sur elle ; 3) de l'utilisation d'un modèle métapraxémique, ou positionnel. Vin, déteste, articulent 1 et 2, déteste et la négation 2 et 3.

Mais cet acte de langage, cet événement du sens n'est pas unique, ni original. Il est de toutes les manières déjà essayé ailleurs / avant / par quelqu'un d'autre et reproduit ici. Il est stéréotypé. Le stéréotype, Ducrot le sait bien ⁽⁹⁾, est la solidité d'une culture ; il permet qu'on participe à la productivité dans la récurrence, qui est sa vie journalière. Le linguiste le reçoit dans sa compréhension même du phénomène signifiant.

Revenons au consensus. Il est une faiblesse dans la mesure où l'analyse tente, par modélisation structurale, de s'établir en dehors de lui. Il reparaît en elle, en quelque sorte comme une "réalité qui se venge". Il n'est plus faiblesse si nous en faisons l'axe même de la production du sens. Le terrain scientifique change. Le consensus sur les praxis implicites dans l'acte de langage et sur la "syntaxe de la litote" associe méthodologiquement comme référentiellement le locuteur-énonciateur, l'énonciateur-récepteur et l'analyste de la circulation du message.

Pour ce dernier, l'opération constitutive de la science du langage consiste non à ruser avec le consensus, mais à le mettre sous son regard. La praxis de linguistique ne peut être autre chose qu'une praxis linguistique compensée ⁽¹⁰⁾. Dans le domaine occupé par la pragmatique, la compensation est l'établissement d'un modèle de praxis communicationnelle : de production et de reproduction de sens, de programmation et reprogrammation de l'expérience active et de la régulation sociale, et d'instances énonciatives.

Faute de cela, entre l'anthropologique, dont elle se garde, et la métalinguistique du "langage ordinaire", qu'elle ne reconnaît pas, la pragmatique risque d'occuper un lieu fictif : abstraction du naïf, en somme.

- 1.5 Il est remarquable que la plume de Ducrot évite le terme que nous attendons aux moments principaux de son exposé : celui de comportement. Est-ce par méfiance d'un behaviorisme fade, hors de mise en structuralisme ? Est-ce plutôt parce qu'il ne voudrait pas laisser envahir le champ linguistique par la sociologie ?

Mais comme il ne fait non plus aucun sort au consensus dans sa terminologie, nous nous croyons autorisé à relier dans notre interrogation les deux absences.

En effet, que sont ces actes de parole surnageant du présupposé et du sous-entendu, sinon des comportements sociolinguistiques normés, c'est-à-dire banalisés, clichés, et, selon la correspondance que nous refusons d'effacer entre praxis linguistique et praxis non linguistique, des comportements sociologiques.

Les "actes indirects" (dans la terminologie de Searle (12)) nous fournissent un bon terrain de réflexion. L'exemple tant de fois donné : Il ne fait pas chaud, pour fermez la fenêtre, est finalement fort semblable dans son fonctionnement à Jacques ne déteste par le vin, sauf qu'il utilise d'autres moyens verbaux. Son soubassement est de praxis manipulative-transformatrice dérivée en pratiques sociales : fabrication de l'objet "fenêtre", ouverture et fermeture de la fenêtre suivant les variations de la température ambiante. Un autre soubassement est sociologique : l'acte de fermer la fenêtre, quand deux personnes au moins sont dans la même pièce, est impossible sans une distribution hiérarchique des rôles (13). Sous Il ne fait pas chaud, il y a donc soit une hiérarchie effective (ordre donné par un supérieur à son inférieur), soit le sentiment d'une hiérarchie occasionnelle arbitraire ("si vous fermez la fenêtre à ma demande, je me comporte en supérieur"). L'une ou l'autre éventualité sont effacées comme inconvenantes au simple niveau de leur expression. Il s'agit encore d'une litote sociologique. Cette fois elle n'a pas la forme d'une double négation, c'est-à-dire d'un procédé syntaxique, positionnel, mais d'une remontée dans la logique référentielle de la conséquence : "fermer la fenêtre" à la cause : "fraîcheur".

L'acte indirect pose, derrière la réalisation verbale et dans l'épaisseur des programmes linguistiques possible transitant par les praxèmes fermer et fenêtre finalement effacés, rien d'autre qu'une chaîne comportementale. Le

consensus se fait sur des pratiques matérielles par la médiation des procédures de sociabilité.

Cette chaîne est soudain exhibée quand le trouble y est mis par ironie. Soit le jeu critique dans l'acte indirect auquel l'auteur de cette étude s'est livré quelquefois dans son enfance. Dialogue chez un boulanger : "Avez-vous du pain rassis ? - oui ! - vendez le vite !"

La chaîne comportementale sur laquelle le consensus est donné pour acquis d'entrée de jeu est : "demander du pain rassis" → "l'acheter" (14). Elle est brisée linguistiquement par une autre, tout aussi logique, mais anormale dans la situation stéréotypée. Le comportement était durci jusqu'au protocole : le protocole éclate.

- 1.6 Rétablir le contact entre signifiant linguistique et référent est une attitude redoutable. Elle paraît revenir sur les gains essentiels qu'a fait la science du langage tout au long de l'ère structuraliste et qu'Oswald Ducrot continue à valider.

Cela nous était possible précisément grâce à une théorie de la praxis linguistique, praxis unifiante, mais praxis autonome dans sa matière et ses procédures modélisantes (15). Elle nous permettait de prendre nos distances épistémologiques et donc méthodologiques avec l'illusion référentielle. Ce qu'appréhende le langage, selon nous, ça n'est jamais le "fond d'existence" qu'est le référent brut, mais un découpage de l'univers par la conscience, que nous saisissons précisément en actes de langage. Or, dans l'ensemble des grands textes du pragmatisme philosophique, depuis Henry James jusqu'à Vienne, Cambridge, Francfort, il n'est pas difficile de trouver de fortes démonstrations qui vont dans ce sens (16). Nous leur devons une assurance de principes. La linguistique pragmatique pourrait les y reconnaître.

Mais O. Ducrot lui-même lorsqu'il est au lieu même de l'articulation du réel et du langage, là où se pose la question

de l'autonomie fonctionnelle du linguistique, dévoile le creux épistémologique par une formule dont nous avons souligné la vacuité : "indépendance, partielle au moins".

Tout son livre se trouve occuper cette vacuité, tenter de la remplir. Pour cela deux concepts essentiels soutiennent la reconstruction en "machine" (il affectionne le terme) du fonctionnement du langage. Ils ont beaucoup de force en eux-mêmes. Il s'agit d'un côté de la mise en évidence de la phrase, réalité abstraite (nous dirions : paradigme du syntagmatique) non confondu avec l'énoncé ; de l'autre de la distinction maintenue entre énoncé, "composant linguistique" porteur de "signification" et énonciation-événement, "composant rhétorique porteur de "sens"".

C'est à propos de ce deuxième composant, qui nous permet d'atteindre l'acte de langage tel qu'il est produit, complexe et opaque, proprement événementiel, que la pragmatique raccorde en somme ses modèles avec son objet. C'est le lieu d'une hétérogénéité, avouée, des fonctions (98), et de l'engagement du locuteur sur le "sens littéral".

Si l'on tente de résumer l'ensemble de la démarche, on ne peut manquer de reconnaître un double mouvement conceptuel où se sauve l'abstraction modélisante, le structuralisme lui-même : la phrase est déboîtée de l'énoncé, l'énoncé de l'énonciation. La réalité même, (l'acte de langage, la communication concrète) se trouve ainsi rassemblée dans les "restes", qui précisément ne sont plus linguistiques, mais "rhétoriques". Le "sens littéral" permet à la "signification" de fuir la production de sens. La signification elle-même se subtilise dans la phrase, inatteignable selon les occurrences discursives.

On est tenté de renverser le sens de toute l'opération, mais à une condition liminaire : de placer au niveau du sens (pour nous en "entrée" d'analyse et non en complément) la production modélisante de la réalité, la praxis, dans sa forme

sémantique (le "sens littéral") qui est nécessairement une régulation sociale, et dans sa forme interlocutive ("l'énonciation"), elle-même codée sociologiquement. Les niveaux de l'énoncé et de la phrase apparaissent ainsi comme des généralisations abstrayantes, des "allégements du sens" disons-nous, dont le linguiste n'est pas seul responsable, car ils sont observables dans la fonction métapraxémique du langage naturel. Cela va jusqu'aux algorithmes logico-syntaxiques dont nous avons donné un exemple, qui sous-tendent les protocoles interlocutoires et leurs troubles.

2 - ENTRE DIRE ET DIT

- 2.1 La pratique tout entière de la pragmatique ne serait pas sans la reconnaissance du non-dit que suppose tout acte de langage. Elle revient souvent à le restituer selon les règles ou lois du discours. Elle couvre un domaine silencieux d'implicite par diverses définitions du présupposé et du sous-entendu. O. Ducrot a beaucoup apporté à cette opération de recouvrement théorique. L'ensemble d'articles qui constitue Le dire et le dit marque hésitations et progressions sur cette voie. Le texte le plus important nous paraît être Présumés et sous-entendus, glosé en "réexamen", qui est une correction apportée en 1977 aux analyses précédentes (17).

La distinction entre présupposé et sous-entendu, prenons-la dans Pierre a cessé de fumer (33) (autre exemple récurrent !). Le présupposé est : "Pierre fumait antérieurement". Le sous-entendu est : "Pierre est plus énergique que toi".

Il est très vrai que le premier réside dans la signification (de l'énoncé, du "composant linguistique"), et peut donc s'abstraire vers la "phrase" (18), alors que le second, qui n'est pas marqué dans la phrase, est du côté du

"sens" et "concerne la façon dont ce sens doit être déchiffré par le destinataire" (44).

Mais il est non moins vrai que dans l'acte de parole la distinction parfois s'abolit. A partir de la répartition des actes entre illocutoires et perlocutoires, Ducrot, remarquant qu'"il n'y a aucun type d'acte illocutoire qui ne soit, quelquefois au moins, accompli de cette façon indirecte", en arrive à penser que la présupposition "peut apparaître sous forme de sous-entendu" (39). C. Kerbrat-Orecchioni, prenant appui sur lui, conclut pour sa part que "le fait que Pierre fumait auparavant peut ... être considéré : soit dans une perspective d'encodage, comme une condition externe du bon usage de l'assertion ; soit, dans la perspective de décodage ..., comme une information interne à l'énoncé" (19). Elle parle justement de "conditions d'emploi" et "d'éléments de contenu", attachés à un même message.

Une grande clarté serait mise dans ce problème si le pragmaticien consentait à s'effacer derrière le "linguiste de la langue" fût-il simplement grammairien. Pour ce dernier, l'énoncé-phrase dit bien que Pierre fumait antérieurement, puisqu'il comporte un présent d'aspect perfectif (en indicatif, en in esse dans la terminologie guillaumienne), créant une limite dans le temps de réalité (de réel représenté) et que cesser comporte précisément la confirmation par la voie sémantique de cette limite. Toute l'argumentation de Ducrot sur cesser / continuer a été pré-éclairée dans les analyses grammaticales du système verbal du français.

Quand au fait de sous-entendu dans cet exemple particulier, nous en avons déjà donné l'analyse à propos de Jacques ne déteste pas le vin. Fumer est un praxème, il s'incorpore la praxis matérielle (fabrication et usage du tabac, intoxication) et la praxis socio-culturelle (attitude ambiguë, positive ou négative, avec toutes ses implications de pays et de milieux devant l'intoxication par le tabac). Le

locuteur, l'interlocuteur assument à égalité le réglage praxémique.

Ainsi l'énonciation, au sens de Ducrot, ou la motivation de l'acte de parole pour rester dans plus de généralité méthodologique, reviennent à : 1 - la mise en oeuvre des moyens de la langue, pour nous du parapraxémique et du métapraxémique ; 2 - la reproduction d'un réglage praxémique ; 3 - la mise en situation interlocutoire de ces deux fonctionnements linguistiques. L'ensemble a été défini depuis longtemps, selon une direction descendante (de la langue vers la parole), comme une actualisation. Qu'il y ait possibilité d'économiser 1 dans l'économie générale dégagée à propos de 2, ça n'est que normal. C'est le fait de 3.

Le structuralisme dans son ensemble confirme le sens descendant de l'actualisation par son insistance sur le "système", mais évite de rendre compte de cette actualisation même ⁽²⁰⁾. Le "drame" de la pragmatique, - la difficulté qui la "fait" - est de devoir rendre ce compte par choix préliminaire en s'en refusant les moyens. Elle se produit, de cette façon encore, à partir d'un concept absent.

- 2.2 La compréhension et la réalisation stratégique du présupposé et du sous-entendu, comme celle, qui revient au même, de l'acte indirect, sur les deux pôles de la communication, ressortit à la compétence linguistique équilibrée et au consensus, dont nous avons déjà dégagé l'importance. Le linguiste doit avoir la même compétence et participer au même consensus. Le reconnaître méthodologiquement permettrait d'éviter une formule de narcissisme professionnel comme (cf supra) "peut apparaître sous forme de sous-entendu".

Cela admis, il reste que les pragmaticiens ont mis une telle insistance à forcer les réserves de l'implicite, qu'ils permettent quelques nouveaux pas à une linguistique qui croise leur chemin.

Nous pensons, pour notre part, qu'O. Ducrot nous pose une question importante en élargissant la notion de délocution, empruntée à Benveniste ⁽²¹⁾. Pour ce dernier, il s'agissait de rendre compte de verbes qui, en plusieurs langues, implicitent dans leur forme et dans leur signification des procédures communicationnelles. Ainsi je remercie implicite je dis "merci". Quelquefois "l'étymologie performative" disparaît totalement dans l'implication. Ainsi du fameux appel romain à la conscience citoyenne : Quirites !, implicite en quiritare, qui abandonne le forum et se banalise jusqu'au français crier.

Revenant sur ce point qui l'a naguère occupé avec son collaborateur J. Cl. Anscombe, Ducrot aujourd'hui voit dans la délocution un fonctionnement très général du langage. Nous en sommes d'autant plus d'accord que nous avons déjà proposé de placer dans la puissance à signifier du praxème un mouvement d'implication, suivi d'explicitation ⁽²²⁾. Il nous faut dire désormais que l'implication n'est pas seulement d'"expériences concrètes", qu'elle ne se confond pas seulement avec "la symbolisation linguistique elle-même" mais qu'elle enferme dans des signifiants prêts au ré-emploi des expériences conversationnelles. Les praxèmes nous reviennent d'avoir participé à la praxis de nos interlocuteurs. C'est d'ailleurs ainsi que nous apprenons notre langue maternelle.

Le champ de recherches ouvert là nous paraît très riche. S'y développe le grand thème de la mémoire connotative du sujet dans la production du sens : on sait bien que tel "mot" a l'odeur du lieu où nous l'avons appris et la scansion de la voix dont nous l'avons reçu. Ce sont des problèmes auxquels la pragmatique se ferme, faute du concept de sujet (nous allons y arriver) ; ils passent par elle malgré tout.

Ce à quoi Ducrot fait surtout servir la délocutivité c'est à comprendre "l'argumentation par autorité" ou "autorité polyphonique". La "dérivation délocutive" permettant de "lire une assertion comme le fait même qu'elle asserte c'est-à-dire

finalement de voir apparaître le monde à travers les discours qu'on tient sur lui", "le raisonnement par autorité peut être considéré comme une sorte d'étalement discursif de ce mécanisme : on s'autorise du fait que quelqu'un a asserté une proposition pour se donner le droit de l'asserter soi-même ..." (168).

Si l'autorité est vraiment aussi générale que la mémoire connotative, "la nécessité que tout discours mette en scène un autre discours" (169) revient à l'instauration d'un lieu de maîtrise de la parole, auquel le discours ne cesse de renvoyer (23).

- 2.3 Mais il n'y a d'autorité que reconnue, référée, reconduite, comme il n'y a de mémoire connotative que remise en activité, acte revécu dans l'acte présent. Il n'y a de délocutivité que par le couple implicitation-explicitation. Si l'on entre dans une linguistique de la parole, ce que doit bien être par principe une linguistique des actes de communication, il faut poser dans le fait de l'énonciation, sur l'articulation énoncé-énonciation, si importante pour Ducrot, une activité mentale qui n'arrive pas à la locution, à l'expression langagière.

Nous avons parlé de l'actualisation. La pragmatique nous oblige à placer aussi dans le "temps du silence" l'argumentation qui soutient la part émise d'un message et sa réception. Ainsi l'énoncé "Pierre n'a pas cessé de fumer ; en fait il n'a jamais fumé de sa vie" (217) n'est possible qu'"en réponse à un locuteur qui vient de dire que "Pierre a cessé de fumer". Il y a donc, sur le pôle B de la communication, une opération mentale qui consiste à transformer l'extinction du fait sur sa limite atteinte en une extinction préalable au faire même. Ce fonctionnement est bien connu des syntacticiens : c'est lui qui permet par exemple de faire équivaloir la déréalisation objective à l'irréalité (je ne

devais pas parler = je n'aurais pas dû parler). Dans la communication, il permet à B de flouer le discours de A. C'est un jeu de langage. La malice, comme on le sait, demande réflexion. Le jeu exige une virtualité de la parole, un temps de programmation.

Ducrot appelle "métalinguistique" "une négation qui contredit les termes mêmes d'une parole effective à laquelle elle s'oppose", et "permet d'annuler les pré-supposés du positif sous-jacent". Recueillons les termes : "présupposés", "sous-jacent", "métalinguistique". Ducrot est là très près de découvrir la fonction métapraxémique naturelle qui dote B de ce pouvoir de débusquer la stratégie de A et de la dévier au profit de son énonciation propre. L'implicite-présumé-sous-entendu passe par un travail dans le sens déjà produit : déprogrammation-reprogrammation.

Le terme-concept de programme, que nous employons en praxématique et qu'on ne trouve pas chez Ducrot, renvoie donc à un travail, à une "montée à la parole". Nous disions qu'à la pragmatique manque le concept d'actualisation. Allons plus loin, en utilisant le titre même de Ducrot. Toutes les linguistiques structuralistes, qui modélisent les token du langage, opèrent sur le dit. La pragmatique est concernée par le dire. Mais de ce dire, qui fonctionne en implicite, elle ne rend pas un compte fonctionnel : elle n'a pas l'à dire. Elle pose le soubassement du dit, mais elle va y regarder sans autre recours que les taxinomies descriptives émanées de l'expérience langagière réifiée, commune au linguiste et à tout banal parleur enregistrant a posteriori leurs performances.

3 - ENTRE LOCUTEUR ET ENONCIATEUR

- 3.1 Un des points les plus forts du livre d'O. Ducrot est la distinction faite entre locuteur et énonciateur. Elle a sa

source chez les logiciens et philosophes : elle est nommément empruntée au Wittgenstein du Tractatus (15).

Elle rend compte, par le canal de l'argumentation par autorité, de l'énonciation polyphonique : de la présence des auteurs secondaires de la parole, producteurs de paroles rapportées. Mais elle est fondamentale et omni-pertinente. "De quelque nature qu'il soit, un énoncé comporte toujours, selon moi, un dire₂ ." (*ibid.*) L'acte "Il fera beau demain" se laisse découper en un thème (le "faire beau demain") que prendrait en charge l'allemand sagen, l'anglais to tell, to show, - c'est le dire₁ -, et un fait d'énonciation, qui soumet le dire₁ aux critères de vérité, fausseté et à toutes les modalités possibles, dont l'assertion : on le désigne par l'allemand vorweisen, l'anglais to show. Ainsi "X dit₂ qu'il dit₁ que le lendemain sera une belle journée" (*ibid.*).

Les cas de confusion des deux instances dans la personne sont finalement les plus éclairants : "Ainsi, j'admets qu'un énoncé négatif (par exemple, "je ne viendrai pas") présente son énonciation comme l'accomplissement de deux actes, respectivement l'assertion que la personne qui parle viendra, et le refus de cette assertion. Or il est clair que ces deux actes ne sont pas attribués au même être. Certes, le refus est attribué au locuteur (personne à laquelle renvoie le je), mais l'assertion refusée est attribuée à quelqu'un qui peut être l'allocutaire, ou un tiers déterminé, ou la voix publique : l'énonciation du locuteur est pour ainsi dire partiellement (25) prêtée à un personnage différent de lui, et qui est seulement un énonciateur (au même sens où l'auteur de théâtre prête sa propre énonciation à différents personnages)" (153).

L'analyse est à la fois claire et fine. Nous ne verrions pour notre part que des avantages à distinguer toujours, même quand l'occurrence les confond, le locuteur d'un énoncé, "auteur qu'il attribue à son énoncé" (152) et les énonciateurs, "personnages qui sont donnés par l'énoncé comme les auteurs de ces actes [de parole]". Pourtant nous éprouvons un certain

malaise, qui tient aux termes employés, et derrière eux certainement à une position épistémologique. Le locuteur, désigné dans le dernier exemple, est la "personne à laquelle renvoie le je". Pourquoi ne pas dire le sujet ? Le terme n'est que fugitif chez Ducrot, sans référence à une théorie de la subjectivité. Nous nous trouvons sur le terrain bien connu de toutes les théories de "l'inscription du sujet" et nous n'en tenons pas compte.

Or ces théories ont été élaborées, utilisant la métaphore même du théâtre ici présente, pour fuir la réification du sujet que présenterait sa saisie au seul niveau du dit, de la locution, de l'énoncé. Ducrot est, sur ce point comme dans tout son ouvrage, semble-t-il, pris entre un dépassement de cette réification, la pragmatique elle-même l'engageant à considérer le milieu d'aléatoire vivant où l'énoncé s'inscrit et dont il se dégage, et un retour à la réification par modélisation.

On en vient à se demander, sur cette fourche idéologique, si les termes ne sont pas à inverser : si le locuteur n'est pas, au sens le plus général, le sujet de l'énonciation, et l'énonciateur, le fournisseur des termes de l'énonciation, une non-personne du type on, éventuellement présentée en tu, en il, l'instance de l'autre, en fait, un autre qui vaut pour le langage social. Le fait est parallèle au traitement de l'énonciation en simple événement.

- 3.2 Quand le je et le on argumentent sur les conduites pratiques, toutes les explications nous semblent profondément brouillées. C'est ici que le praxémique remonte dans le parapraxémique et corrompt l'usage des métalangages. Ainsi Ducrot raisonne sur :
- 1) Il paraît qu'il va faire beau : nous devons sortir, et 2)
 - Il va peut-être faire beau : nous devons sortir, en posant "qu'on ne dirait pas, en admettant toujours que le beau temps est une raison de sortir, "Il va peut-être faire beau : nous ne devrions pas sortir". (156)

Les grammairiens auront reconnu la liaison du "peut-être" ou "il paraît" avec le mode conditionnel. Le rapport de cause à effet est moulé dans un en deçà de réalité, une hypothèse. L'énoncé enregistre cela parapraxémiquement.

Mais le rapport de la cause à l'effet ressortit à un réglage du sens, au consensus sur les attitudes, à la règle de non-contradiction pratique ⁽²⁶⁾. Il est particulièrement soumis à l'idéologie. Ducrot le sait bien : "en admettant que ...". L'évidence du sens autorise l'exemple qu'il choisit. Mais il peut exister des sujets qui la prendront à l'envers. Des individus pour des raisons de santé, d'humeur ou de climat, décideront de ne pas sortir par beau temps. D'autres par occupation spécifique (les pêcheurs de brochet !) sortiront par temps de pluie. Et que faire de la déviance fondamentale ? Du mythe de l'"homme sauvage" qui, selon le Moyen Age, jouit et chante dans la tempête ? La formule "en admettant que ..." n'est rien que la reconduction des attitudes des Européens dans leur majorité et de leur idéologie du "raisonnable".

Le problème que traite Ducrot aurait avantage à être "rapatrié" dans le monde explicatif qui l'a déjà traité. Il y a bien refente entre "locuteur" et "énonciateur", mais ça n'est rien d'autre que la fissure interne du sujet, le dialogue de l'on et du je, l'interpellation du moi pas l'idéologie : le mécanisme vivant de l'énonciation.

Ducrot, qui a fugitivement évoqué le théâtre, comme nous l'avons vu, en arrive à développer cette métaphore dans le dernier paragraphe de son livre (après lui, il n'y a que deux N.B.). A cette occasion, il nous semble que la démonstration est remise en place. Le flou disparaît : "J'espère avoir montré ... ce que l'analogie, ou la métaphore, théâtrale peut apporter à l'étude strictement linguistique. En disant que le locuteur fait de son énonciation une sorte de représentation, où la parole est donnée à différents personnages, les énonciateurs, on élargit la notion d'acte de langage. Il n'y a plus aucune

raison de privilégier ceux qui sont accomplis de façon "sérieuse" (par assimilation du locuteur à un énonciateur), et on peut considérer comme tous aussi "normaux" ceux qui sont accomplis par le choix même des énonciateurs, ceux que l'on accomplit en tant que metteur en scène de la représentation énonciative ..." (231).

Voici donc que la pragmatique insatisfaite, mais ne sortant pas des procédures et de la théorie qui nourrit son insatisfaction, accouche "après terme" de la théorie de l'énonciation, ou retrouve la spectacularisation qui était dans Tesnière. On aurait pu commencer par ne pas ignorer ces sources disponibles. Cela aurait évité de prendre la référence au théâtre à l'envers de l'histoire culturelle : car, si aujourd'hui parler en termes de scène de l'acte linguistique est une métaphore, il ne faut pas oublier que le théâtre n'a jamais fait qu'interpréter le fonctionnement de tout acte communicationnel.

C'est un paradoxe que la pragmatique ait pu tellement parler des actes et des rôles dans le langage ordinaire, sans aller prendre le concept d'inscription du sujet aux textes et auteurs qui l'avaient produit.

4 - LE FAUTEUIL DU LINGUISTE

- 4.1 Revenons à la délocution pour souligner que cette fonction générale du langage naturel (supra 2.2) comporte l'implication et, dans cette implication, un dégagement du concept : la langue "est le lieu d'une dérivation délocutive conceptualisant les mots qu'elle met à la disposition du sujet parlant." (119).

Une nouvelle fois, on remarquera la faiblesse du lexique, de la terminologie que le linguiste utilise. Il parle, en toute banalité de "sujet parlant" sans une théorie du sujet, de "mots" sans une analyse du concept éminemment ambigu placé là

par l'usage, qu'esquissait déjà Martinet (27), et emploie probablement "dérivation" au lieu de "transformation" ou "abstraction". Mais ce qu'il entend dire est relativement simple. Il voit le fonctionnement de la langue comme un dégagement du concept, c'est-à-dire du signifié, et un réengagement dans le signifiant, une désactualisation et une réactualisation. L'origine de ce modèle est l'articulation signifiant-signifié chez Saussure, le structuralisme, la sémantique structurale.

C'est un modèle de pratique scientifique (nous disons : de praxis de linguistique) projeté sur le langage naturel. Effet-miroir habituel : le modèle explicatif est alors vu comme reproduction de la réalité qu'il éclaire, comme une transposition de ce qui en était, en fait, déjà une : "Le linguiste Z utilise une délocution déjà effectuée dans l'usage quotidien de la parole ..." (126).

Sur ce terrain miné de toutes parts, Ducrot va signifier l'aporie méthodologique du linguiste. Il place celui-ci, Z, dans l'exercice de sa profession, devant deux énoncés : 1) L a dit : "Pierre est intelligent" ; 2) L a dit que Pierre est intelligent. Le premier est constat et citation comme telle ; le second est un montage syntaxique qui crée ce qui sera appelé ailleurs l'énonciation polyphonique.

Utiliser le second est illégitime : "Ce que je reproche à Z, quand il fait le rapport (2), c'est donc d'avoir pour acquis le résultat de cette relecture : autrement dit il a opéré, en tant que linguiste, la dérivation délocutive dont le langage est le siège, et il en a intégré le produit à son discours scientifique. En prétendant dire quelle propriété L attribue à P, Z prend au sérieux la prétention qu'a Z, lorsqu'il utilise le mot intelligent, de se référer à une propriété réelle" (123). Pour mieux comprendre cette critique et spécialement le terme de relecture, citons une proposition qui la reprend exactement : "Le linguiste Z utilise une délocution déjà

effectuée dans l'usage quotidien de la parole, usage qui tend de lui-même à faire relire "P est intelligent" comme l'assertion d'une proposition, c'est-à-dire comme l'attribution d'une pseudo-propriété, l'intelligence".

Cet argument est pour nous, comme on dit, un comble car, répétons-le, la seule preuve de la délocution d'usage quotidien est le modèle sémantique qui prétend en rendre compte. Et ce modèle est critiqué parce qu'il avaliserait la délocution ordinaire ! L a droit à conceptualiser la propriété "l'intelligence", Z n'a pas droit à confirmer cette conceptualisation, qui pourtant vient de lui et n'est apparue que sous sa plume.

Comble du comble, Ducrot va se retourner contre Bourdieu, lui reprochant d'avoir dans la distinction attribué au langage populaire et à la conceptualisation banale les concepts généraux de SUBSTANCE et de FORME. "Si je transcris ces deux mots en caractères majuscules, c'est pour signaler qu'ils appartiennent ... au langage dont se sert le sociologue pour décrire la réalité. Ils expriment des concepts empruntés à la tradition philosophique occidentale, dont on suppose qu'ils possèdent une intelligibilité intrinsèque suffisante pour éclairer le donné empirique auquel on les applique" (125).

On ne saurait imaginer spectacle plus nu de l'aporie fondamentale où se débat le structuralisme. Ducrot est important, à notre sentiment, parce qu'il ressent très fort l'usurpation qu'il y a à transformer en concepts avérés, dans le métalangage de description scientifique, une conceptualisation d'usage. Il croit découvrir l'erreur chez Bourdieu ; il la dénonce. En cela, il se laisse traverser par une critique, que nous croyons fondamentale, de l'essentialisation du sens. Mais en posant la dérivation délocutive au siège du langage quotidien, quitte à y voir naître des " pseudo-propriétés", il a déjà corrompu d'essentialisation ce langage. Avec lui, nous entrevoyons

l'extériorité du structuralisme, mais nous ne pouvons y déboucher. Il a fermé d'avance la boucle de la critique.

- 4.2 Nous avons déjà signalé quel concept manque ici : le métalinguistique, nous disons : le métapraxémique du langage ordinaire.

Soyons plus précis sans refaire une démonstration déjà publiée (28). Devant les occurrences comme : "P est intelligent ; S manque d'intelligence ; tu te montres là parfaitement inintelligent", il nous paraît légitime de poser la capacité qu'a le locuteur français de faire circuler d'énoncé en énoncé non seulement un signifiant, mais un programme de sens. Ce programme de sens n'est pas un découpage direct du réel, une mise en discontinuité du monde (comme mur ou Paul) mais un "trait" de programmes divers qui se réalise en phrases d' être, c'est-à-dire dans l'attribution explicitée à un référent. C'est là un "praxème de généralisation". La généralisation est la première forme de la conceptualisation, la base d'un "allègement praxémique" qui ouvre le champ d'un au-delà de la nomination, du métapraxémique.

Le linguiste, comme tout usager, reçoit le praxème et la compétence programmatique. Il n'y a pas lieu qu'il regrette, comme le fait Ducrot, d'être enfermé dans l'usage du signifiant promettre pour rendre compte de l'acte linguistique (performatif) de "promettre". Il lui est rigoureusement impossible de parler du sens sans les instruments de production du sens. La praxis de linguistique est un rattrapage explicatif de la praxis linguistique. S'il parvient à un métalangage distant du langage, c'est qu'il est sorti du sens, ce que fait déjà le langage ordinaire avec les outils de positionnement et les algorithmes syntaxiques.

Mais sa tâche particulière est d'objectiver cette situation. Ainsi il devra trouver une désignation simple et générale pour des fonctionnements qui font l'usage, qu'ils

soient du côté du sociologique (du praxémique lourd), de l'idéologique ou de la syntaxe de l'énoncé. Il peut donc traduire par "conceptualisation" ce que nous désignons par "allègement" et "généralisation".

Mais il doit alors savoir : 1) que cette traduction est de son fait, qu'elle est un recourbement du métalangage de description sur le fonctionnement du décrit ; 2) qu'elle est naturellement soumise à un système général de compréhension du langage (ici au concept de "concept"). Mais aussi : 3) qu'il y a dans le langage ordinaire un fonctionnement qui fait appel à prolongement descriptif et à recourbement explicatif.

Donnons, dans ces conditions, acte à O. Ducrot de l'existence d'une fonction qu'il appelle "dérivation délocutive". Notre compréhension est autre que la sienne : elle revient à poser, dans le temps de l' à dire, qui est sous le dire (émergence de parole qui se fossilise aussitôt en dit) un dégagement dans les programmes reçus d'éléments transférables à d'autres programmes. C'est une vue sur la "conceptualisation" qui fuit les risques de l'essence et prend d'autres risques (celui d'une vue "matérialiste" de la langue).

Terminons par la métaphore du "siège du linguiste", en faisant travailler le sens qu'éveille une métaphore clichée reprise par Ducrot : "dont le langage est le siège". Le siège du linguiste est pour lui le métalangage, qu'il conçoit non comme émané du langage, mais uniquement dans l'opération descriptive. Cette restriction, nous y relisons, sans souci de polémiquer, le "narcissisme professionnel". Le linguiste a abandonné le "siège du langage" pour s'installer au fauteuil du métalangage, où il est maître des regards qu'il jette sur la "matière" que son retrait objective. Pour nous le siège a seulement été déplacé.

- 4.3 Nous avons pris une précaution liminaire avec l'impact trop vaste qu'on donnerait à notre propos, nous n'entendions parler

que d'un livre d'O. Ducrot. Mais ce livre est, répétons-le, d'une honnêteté et d'une force remarquables ; nous croyons donc qu'il constitue un angle de vue privilégié, sinon exhaustif et conclusif, sur la linguistique pragmatique.

L'absence de quatre concepts qui se relient entre eux logiquement : celui de la praxis, celui de l'actualisation (pour nous de l'à dire), celui du sujet, celui de la fonction métalinguistique dans le langage ordinaire, cela fait beaucoup ! La pragmatique peut-elle à ce point ignorer son siècle ?

Mais sans doute ne l'ignore-t-elle pas. Il nous est arrivé de nous interroger sur le succès qu'elle rencontre dans la recherche appliquée et la pédagogie universitaire. On pourrait dire, avec malice et bonhomie, qu'elle procure deux sortes de satisfactions. D'une part, très modélisatrice, elle peut être banalisée sous la forme de petits appareils, de "machins", qui fonctionnent bien à condition qu'on ne s'interroge pas trop sur les raisons (les clôtures) de leur rendement. Elle risque de reproduire ainsi la déplorable vulgarisation qu'a connue, dans une pédagogie élargie, la linguistique transformationnelle. D'autre part, restaurant les procédures de l'implicite, elle fait appel à la compréhension "fine" de la langue maternelle, et permet de retrouver les délices de la francophonie aux jardins de Damourette et Pichon.

On pourrait dire, de façon beaucoup plus grave, qu'elle occupe précisément le lieu des absences qu'elle installe. Elle serait donc une épistémologie, souvent non dite, très souvent naïve, de la forclusion-accusation qu'on peut porter contre le structuralisme dans son ensemble ⁽²⁹⁾. Le mérite de Ducrot est de révéler cette position intenable en la tenant toujours, de regarder inéluctablement vers la praxis en continuant à parler du pragma, et de découvrir le sujet en l'ayant d'abord évité.

On va certainement nous accuser de vouloir le tirer à nous, avec quelque perversité. Répondons que, par nature et par domaine, la pragmatique effectivement tire à hue et à diable.

Notes

- (1) Mais la traduction française, quand dire, c'est faire (cette traduction du titre est très approximative, pourquoi ?), Paris, Seuil, est de 1970. Il n'y a avant cette date aucun travail français de pragmatique publié.
- (2) Cas limite : l'abondante bibliographie des "ouvrages cités" qui termine le livre de Catherine Kerbrat-Orecchioni, L'implicite, Paris, Armand Colin, 1986 ne mentionne ni James, ni Dewey, ni Peirce, ni Frage, ni Wittsgenstein, ni Morris.
- (3) La phonologie est en somme le seul domaine de l'analyse du langage où le structuralisme ait prouvé sa "vérité" avant la lettre, ou même pour faire un jeu de mots, dans la lettre avant la lettre, la graphie des phonèmes par les Cananéens et les Grecs de l'Antiquité préfigurant la découverte du système phonématique.
- (4) Tout le mouvement de constitution de la linguistique pragmatique est intérieur à l'époque de la recherche sociolinguistique (ouverte en 1953 par Uriel Weinreich, Languages in contact, La Haye, Mouton), à qui il emprunte. Il croise l'ethnologie de la communication (J.J. Gumperz, Language in social Groups, Stanford University Press, 1971).
- (5) C'est nous qui soulignons.
- (6) Cf. Le travail et la langue, 138-141.
- (7) Quand nous avons proposé le nom de praxématique pour la linguistique que nous construisions, celui de la pragmatique était déjà en usage. Nous n'étions pas innocent d'un contre-point épistémologique, mais il nous est apparu inutile jusqu'à ce jour de la manifester.
- (8) Ces termes : "positionnante" et "directions", se relient à la façon dont nous voyons maintenant la fonction métapraxémique et

positionnelles, ou l'aventure topologique de la langue", Cahiers de praxématique, n° 9 (1987), 117-141.

- (9) Il le place naturellement dans la communication, et non dans la production du sens, à un niveau de "discours idéal" et non dans la communication concrète, mais il le reconnaît : "Leur fonction première [des langues] (c'est-à-dire pour être honnête, celle qui m'intéresse) est d'offrir aux interlocuteurs un ensemble de modes d'action stéréotypés leur permettant de jouer et de s'imposer mutuellement des rôles : parmi ces modes d'action conventionnels, préexistant à leur emploi par les sujets parlants, je place les virtualités argumentatives constitutives, pour moi, de la signification" (111).
- (10) Cf. Le travail et la langue, 106-110.
- (11) Ce qui nous renvoie au combat, aujourd'hui à peu près cessé faute de combattants, entre sociolinguistique et sociologie du langage. Cf les fameuses distinctions de Joshua A. Fishman in Readings in the Sociology of Language, La Haye, Mouton, 1968, 5-6.
- (12) "Indirect speech acts", in Speech Acts : syntax and semantics, New-York, Cole-Morgan, 1975.
- (13) Une autre interprétation existe. On peut dire il ne fait pas chaud avec l'intention de fermer la fenêtre soi-même. L'acte indirect couvre donc un message comme : "Me permettez-vous de fermer la fenêtre ?" Ducrot (99) propose aussi : "je quitte ma veste". Entendons : "M'autorisez-vous à quitter ma veste".
- (14) Cf Avez-vous le Monde ? repris par Ducrot.
- (15) Le travail et la langue, 60-105.
- (16) A titre d'information rapide renvoyons à G. Deledalle, Le Pragmatisme, textes choisis et présentés par ..., Paris, Bordas, 1971 et F. Armengaud, La Pragmatique, Paris, PUF, 1985. Ce dernier ouvrage met justement en relief l'importance de la rediscussion en France des thèses fondamentales de la tendance par F. Jacques.
- (17) C. Kerbrat-Orecchioni, op. cit., 25-56, utilise Ducrot et renvoie à lui.
- (18) "... Le présupposé appartient avant tout à la phrase : il est transmis de la phrase à l'énoncé dans la mesure où celui-ci laisse entendre que sont satisfaites les conditions d'emploi dont il est la réalisation" (35).
- (19) Op. cit., 36.

- (20) C'est pourquoi la psycho-mécanique de Guillaume, une mise du structuralisme en dynamique, est tellement importante à son époque.
- (21) Problèmes de linguistique générale, t. I, Paris, Gallimard, 1966, chapitre XIII.
- (22) Le Travail et la langue, 139-140.
- (23) Nous avons récemment approché ce problème grâce au concept d'amont du langage : "Parler français", communication au colloque "Les Français et leurs langues", à paraître.
- (24) Le "venir" considéré comme un acte en puissance, sociologiquement envisagé. L'exemple de Ducrot s'éclaire si on le prend sous la forme : "moi je ne viendrai pas".
- (25) C'est encore nous qui soulignons.
- (26) Le travail et la langue, 16, 91.
- (27) Eléments de linguistique générale, Paris, A. Colin, 1960. 113-114 ; ajouter notre étude la Question du mot in Questions sur les mots, Paris, Didier, 1987, 139-167.
- (28) Le travail et la langue, 148-152.
- (29) C'est ce que nous tentons de dire dans un chapitre épistémologique, Retour de la dialectique, de notre Dénouement français, Paris, Pauvert-Suger, 1985. A noter un passage très révélateur du livre de Ducrot quand il parle du "rôle constitutif de l'altérité", citant Platon : "De l'essence de l'Autre, nous dirons qu'elle circule à travers toutes, car si chacune d'elles, individuellement, est autre que les autres, ce n'est pas en vertu de sa propre essence, mais de sa participation à la nature de l'Autre. Platon met effectivement là en place un dialogue de l'être et de l'Autre", base d'une dialectique, mais sans le troisième terme, sans le "mouvement dialectique" de la réalité. Ducrot ajoute : "Quant au structuralisme, il consiste à croire cette thèse générale applicable à l'intérieur de domaines particuliers ...". Le structuralisme, en effet, a partout été une solidification du rapport binaire d'altérité.

Mots / Ordinateurs / Textes

Sociétés - N°16 Mars 1988

Mots

NUMÉRO SPÉCIAL
LANGAGES
LANGUE
DE LA
RÉVOLUTION
FRANÇAISE

PRESSES
DE LA FONDATION NATIONALE
DES SCIENCES
POLITIQUES